

Journées d'étude

Paysages et imagination

Apports et relations de l'imagination et des imaginaires au projet de paysage.

Rencontre organisée les 22 et 23 septembre 2015 par le LACTH, laboratoire de recherche de l'ensapLille avec le soutien du MEDDE

ens{ap}^{Lille}
architecture & paysage



LACTH
LABORATOIRE / CONCEPTION / TERRITOIRE / HISTOIRE

Synthèse des échanges

Session 2 : Imaginations et imaginaires à l'échelle du territoire

Intervenants lors des discussions :

Camilla Barbero, enseignante et doctorante en paysage, Politecnico de Turin

Jean-Pierre Brazs, artiste

Jean-Luc Brisson, artiste et enseignant, ENSP Versailles-Marseille

Sylvie Brosseau, architecte-chercheure, université Waseda, Tokyo

Isabel Claus, ingénieure paysagiste

Denis Delbaere, paysagiste, professeur et chercheur, LACTH, ENSAP Lille

Rosa De Marco, architecte et chercheur, AMP-Lavue, ENSA Paris La Villette

Gentiane Desveaux, paysagiste et doctorante CIFRE en géographie, Laboratoire PACTE, Grenoble

Sabine Ehrmann, artiste, enseignante et chercheure en paysage, LACTH, ENSAP Lille

Isabelle Estienne, enseignante et chercheure, LACTH, ENSAP Lille

Catherine Grout, professeure d'esthétique et chercheure, LACTH, ENSAP Lille

Anaïs Leroux, paysagiste

Louis-Michel Nourry, professeur honoraire des écoles d'architecture, historien des jardins et du paysage

Yann Nussaume, professeur et chercheur, AMP-Lavue, ENSA Paris La Villette

Rita Occhiuto, architecte-paysagiste et professeure, Université de Liège

Magali Paris, ingénieure paysagiste, enseignante et chercheure, CRESSON, ENSA Grenoble

Yeonmi Park, paysagiste

Clément Quaeybeur, doctorant, laboratoire TVES, Lille 1

Cécile Regnault, architecte, conceptrice d'environnements sonores, enseignante et chercheure, EVS_LAURE

Catherine Szanto, professeure et chercheure, Lab VTP, Université de Liège

Agnès du Vachat, professeure de philosophie et chercheure, LAREP, ENSP Versailles

La session 2 a particulièrement concerné le lien entre représentations et imagination, la grande échelle étant prétendument propice au travail de l'image. Les deux interventions de cette session portaient sur le projet de « cœur vert » de la Randstad Holland et sur l'opération d'intérêt national Seine-Aval, tous deux menés à l'échelle du territoire et liés aux processus de métropolisation.

Un premier axe de réflexion a concerné la question du passage entre image ou figuration des territoires et pratiques quotidiennes.

Rita Occhiuto interroge Denis Delbaere sur le pouvoir de mise à distance qu'a l'image très forte du territoire de la Randstad, associé à celle du survol en avion – par ailleurs porteuse d'imaginaire : comment dans ce cadre interpeler l'utilisateur dont l'expérience n'est pas celle du Plan, mais bien davantage une expérience ancrée dans une réalité matérielle ? Elle pose la question du rôle que doit avoir le concepteur dans le projet de grande échelle pour faire le passage entre une idée véhiculée dans la planologie et une image spatiale susceptible de parler à l'utilisateur, basée peut-être sur le dessin ou d'autres formes de médiations à même de traduire l'idée aux usagers.

Rosa de Marco souligne que ce processus de visualisation spatiale porté en direction de l'habitant est également mis de côté dans le projet Seine-Aval. Catherine Grout fait remarquer que bien souvent, la représentation géographique portée et demandée par les acteurs publics est différente du savoir géographique véhiculé par les habitants. De fait, le grand rôle donné aux représentations dans les pratiques culturelles de construction du grand territoire exclut potentiellement certains acteurs. Catherine Grout rappelle que la représentation en tant que « pratique culturelle » accompagne selon W.J.T. Mitchell un processus d'exclusion.

L'intervention de Rosa De Marco a tout particulièrement fait réagir l'auditoire sur le rôle de l'outil cartographique dans la construction d'imaginaires représentés et leur rôle dans la fabrication des territoires. Pour Catherine Grout, on peut émettre l'hypothèse que la cartographie est peut-être plus excluante que d'autres outils comme le dessin ou le croquis. Rosa De Marco fait remarquer à quel point nos outils de représentation nous contrôlent et elle rappelle qu'il est important de prendre en main cet enjeu, notamment au niveau pédagogique, pour favoriser l'invention et l'expérimentation. L'emploi d'outils différents, pas forcément cartographiques, pourrait ainsi prétendre conserver cette dimension corporelle propre à la relation à l'espace, surtout quand il s'agit de la grande échelle.

Le projet de la Randstad Holland montre une utilisation cartographique portée sur la schématisation, comme le souligne Sabine Ehrmann. Elle fait remarquer que l'emploi de figures géométriques dans la planification à grande échelle est courant, probablement car celles-ci sont archétypales – Sylvie Brosseau fait d'ailleurs remarquer que la figure de la Randstad est antithétique de celle, bien connue, de la Green Belt. Cela pose la question de la possibilité – ou de l'impossibilité – du dessin pour le projet de la grande échelle. Denis Delbaere précise qu'une schématisation peut conduire à une fascination (c'est le cas pour les images de Secchi et Vigano selon lui) ; or cette schématisation ne permet pas selon lui de décoder la substance du projet, notamment pour le grand public. Pour que le sens du projet réapparaisse, il faudrait, selon Denis Delbaere, que les paysagistes qui travaillent à la grande échelle procèdent à une relecture critique de l'histoire de la planification des territoires sur lesquels leurs projets prennent place. Ils comprendraient alors dans quel imaginaire leur propre intervention s'inscrit, afin d'en tirer parti d'une manière ou d'une autre.

Rosa De Marco fait remarquer que le risque de ce consensus autour d'un imaginaire mis en image et/ou en figure peut éclipser le projet de paysage en tant que tel dans toutes ses dimensions tactiles,

sensorielles ou sonores. Sabine Ehrmann ajoute que l'imaginaire cartographique, associé à la production de figures fixes, pourrait être complété – dans la pédagogie et dans la pratique professionnelle - par la production d'image-mouvements, peut-être plus à même de représenter le projet de paysage dans son épaisseur temporelle. Elle souligne par ailleurs la difficulté d'avoir une expérience physique de la grande échelle. Rosa De Marco a notamment mené plusieurs expériences avec ses étudiant/e/s sur la représentation des territoires choisis comme terrain d'étude, en les pratiquant par la marche et en explorant divers mode de représentation. Il lui est encore difficile d'en tirer des conclusions, bien que la pratique filmique par exemple, ou celle de la marche, provoquent chez certains étudiants en architecture une sensibilisation à la territorialisation de leurs projets.

Louis-Michel Nourry souligne combien le langage du dessin en perspective et de la photo sont davantage propices à entraîner la concertation que celui de la cartographie. Il rappelle l'engagement pris par l'UNESCO récemment : donner à voir le sens des projets d'aménagement en terme de proximité pour les habitants des territoires concernés, en dialogue avec les populations, en s'éloignant de l'outil informatique et cartographique.

La question de l'interprétation (son rapport à la construction d'imaginaires et à la faculté d'imagination) a également nourri les débats.

Rita Occhiuto fait remarquer combien dans les projets de grande échelle, les images et figures, mais également les mots, sont à même de générer des imaginaires, constituant de puissants outils pour traduire en espace la matière qu'on habite – l'importance du langage en lien avec les processus de travail de l'imagination à l'œuvre dans la conception avait déjà été soulignée lors de la première session. Suite à l'intervention sur la Randstad, Yeonmi Park relève la spécificité du choix du mot « cœur vert », qui éclipse totalement celui de « nature », le vert n'étant ici qu'une matière composite donnée à interpréter.

L'interprétation se situe justement au cœur du travail de Denis Delbaere, paysagiste et chercheur. Dans le cadre de sa pratique de concepteur, lors de la phase préalable d'arpentage du terrain, il interprète les artefacts présents comme des effets des planifications territoriales qui ont précédé sa propre intervention. La relation entre ces planifications et ces artefacts – parfois des aspects presque anecdotiques du paysage – est complexe, rarement linéaire et causale. La planification fabrique le paysage en l'induisant plus qu'en le produisant. Comprendre les logiques complexes (mais pas incompréhensibles) de cette dialectique du Plan et du paysage est le projet d'une herméneutique du paysage telle qu'il invite les chercheurs en paysage à s'y intéresser. A la question qui lui est posée par Sabine Ehrmann de considérer ce processus comme étant de l'ordre de l'imagination, il répond qu'il lui semble impossible de cerner ce qui serait de l'ordre d'un processus d'imagination et ce qui ne le serait pas. Il s'agit bien d'une logique de mise en image, donc faisant intervenir l'imagination, mais à partir d'une chose préexistante ; c'est pourquoi Denis Delbaere préfère parler d' « interprétation » plutôt que d' « imagination ». Cette activité d'interprétation du paysage est pour lui un moteur de projet, participant de sa fabrication.

Essayant de situer plus précisément ces « lieux » de l'imagination au sein des processus d'interprétation présents dans la fabrication du projet, Jean-Luc Brisson pose la question de l'étape dite de « l'analyse », qui prétend souvent se protéger de toute faculté d'imagination. Denis Delbaere précise que cette étape d'analyse effectuée au cours du projet est pour lui un lieu puissant de l'imagination et de l'interprétation, les documents d'analyse installant toujours de façon très efficace une lecture déjà prospective du territoire. Le Plan de la Randstad offrirait donc, selon lui, les

conditions pour penser l'imagination dans son rapport à la « réalité ». Rosa De Marco souligne qu'au cours du projet, certaines réalités, ou entités, n'existent que parce qu'on les invente, et notamment parce qu'on les met en image – ce qu'a très bien montré son intervention. Cette dimension purement fictionnelle peut déranger mais elle participe bien d'une construction d'un imaginaire dans le processus de projet. L'existant, le « réel » du projet de la Randstad se situerait donc au niveau du discours construit à partir des réalités spatiales, davantage que dans le territoire lui-même. Catherine Grout rappelle qu'il est tout de même important de prendre en considération la réalité matérielle de ce territoire en dehors du Plan pour réfléchir à l'identité du territoire étudié. Elle revient notamment sur le travail des Harrison, couple d'artistes environnementalistes, effectué à Gouda (Hollande) autour du Cœur vert : leur modification de la carte géographique s'accompagne de dispositifs métaphoriques, entremêlant fiction, narration et matrice territoriale pour parler de l'ensemble des données qu'ils ont récoltés sur le terrain ; cette modification est notamment portée par les échanges construits avec les personnes rencontrées sur ce territoire¹. Les artistes modifient les cartes géographiques pour partager ce qu'ils ont récolté et les associent à un travail d'écriture ; les mots sont pensés dans un engagement.

¹ http://theharrisonstudio.net/?page_id=534